

Maertens, Par Marie. "French Connection," *L'Officiel Art*, September, 2014.

albertz benda

515 W 26th St | New York, NY | 10001
Tel 212.244.2579 | www.albertzbenda.com

NEW YORK CALLING

FRENCH CONNECTION

**New York, une énergie discrète
mais en pleine ébullition**

Par Marie Maertens

Peut-être n'est-elle pas aussi forte et visible que les scènes allemande, italienne ou suisse, notamment si l'on prend en compte les plasticiens mais aussi les galeries ou les directeurs d'institutions, mais la présence artistique française se renforce à New York. En témoigne une nouvelle génération bien décidée à s'implanter dans la ville de tous les possibles, pour ensuite rayonner à l'international.

MADE OUT



Daniel Firman, Vue de l'exposition "La matière grise", Mac Lyon, 2013, Duo (Lodie, Paola, Denis, Amélie, David, Siet, Camille)", 2013, résine polyuréthane, peinture, 410 x 255 cm.

Maertens, Par Marie. "French Connection," *L'Officiel Art*, September, 2014.

albertz benda

515 W 26th St | New York, NY | 10001
Tel 212.244.2579 | www.albertzbenda.com



MADE OUT

Maertens, Par Marie. "French Connection," *L'Officiel Art*, September, 2014.

albertz benda

515 W 26th St | New York, NY | 10001
Tel 212.244.2579 | www.albertzbenda.com

“Aujourd’hui le marché, mais aussi les réflexions, se sont davantage globalisées et rendent le passage par New York indispensable, tout en étant accessible si l’on s’en donne les moyens.”

MADE OUT

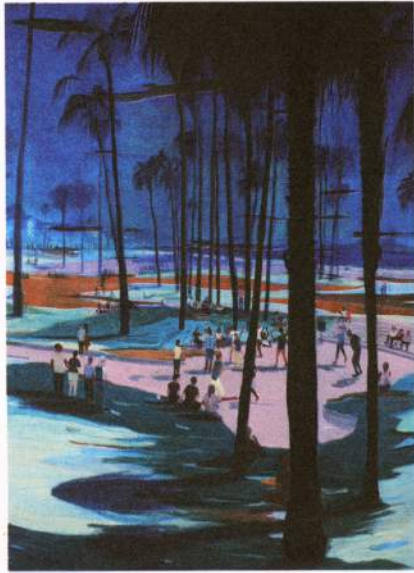
Comme le remarque la directrice de la galerie Emmanuel Perrotin de New York, Peggy Leboeuf :

“Un marché se développe lorsqu’on est présent physiquement !” Sentiment partagé par Daniel Firman, l’un des artistes du pool, qui a pris un atelier dans le quartier de Bushwick (à Brooklyn) depuis septembre. Grâce aux foires, il bénéficie de bons retours de collectionneurs locaux, d’art advisors – capitaux aux Etats-Unis –, ou de musées comme le Whitney et souhaite capitaliser cette reconnaissance. *“Une partie de mes recherches est compatible avec l’histoire récente de l’art d’ici, notamment dans la représentation de la figure, du corps humain ou la dimension pop. J’ai donc décidé de partager, avec Thomas Fougeirol, un atelier dans un immeuble qui en regroupe des centaines, abritant de vrais acteurs de la scène artistique et dont on ne trouve pas l’équivalent en Europe. C’est aussi très profitable pour les échanges et la production.”*

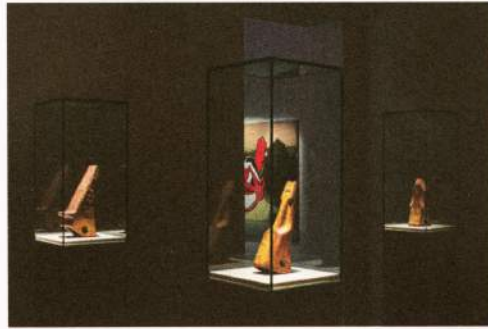
Il y a quelques années, Pierre Huyghe et Philippe Parreno avaient résidé à New York, déjà dans l’idée de donner à leur carrière une dimension internationale. Car tous les acteurs du monde de l’art passent par cette ville qui comprend en outre plus de 300 nationalités (recensées dans les écoles publiques) sur ses huit millions d’habitants. Plus récemment, les fulgurants succès des résidents Camille Henrot (Lion d’Argent à la dernière Biennale de Venise et exposition personnelle au New Museum) ou Cyprien Gaillard (exposition personnelle au PS1 Moma et lauréat de plusieurs prix) ont montré que New York rend bien ce qu’on lui donne, selon l’adage. Plus discrètement, Laurent Grasso n’économise pas ses allers et retours depuis longtemps et sera exposé en septembre par son galeriste américain. Sean Kelly et Julien Bismuth ou Davide Balula ont aussi fait leurs bagages voilà plusieurs années, tout comme Jules de Balincourt. Apparu en 2010 sur le site Artprice comme le plasticien français qui

entraînait les hauts prix aux enchères, le peintre a néanmoins étudié à Los Angeles et témoigne d’une culture très américaine, bien qu’il l’analyse avec le regard décalé qui fait sa spécificité. Mais que viennent chercher les artistes dans Big Apple, en dehors d’un marché florissant et de cette ouverture internationale ? Pour Renaud Regnery, qui a bénéficié en 2013 de la résidence Triangle Studio lui ayant permis de rencontrer sa galeriste Elizabeth Dee, puis de grands collectionneurs sud-américains, comme les Berezdivin ou de la Cruz, la réponse est immédiate : *“L’influence majeure de New York réside dans le choc que provoque cette confrontation à une exigence formelle héritée des minimalistes et essentiellement de Donald Judd. J’ai compris cet héritage et ce rapport direct, très efficace à la forme, en étant ici. Or, ce facteur n’apparaît pas de manière aussi claire en Allemagne, encore marquée de romantisme, voire d’expressionnisme, et encore moins en France, qui maintient les artistes dans cette nécessité de légitimer les pratiques par toujours plus de contenu ou de concept. Cela peut désorienter en venant d’Europe...”* Il faut donc rester et s’accrocher, observent les protagonistes de longue date, bien que l’Institut français ait désormais mis fin à cette résidence, tout comme celle de l’ISCP (International Studio & Curatorial Program), renforçant encore l’appui des galeries. Balice Hertling défend pour sa part, dans un immeuble de Midtown, les noms de Neil Beloufa et Isabelle Cornaro, quand Clearing, installée à Bushwick, promeut Loïc Raguénès ou encore Lili Reynaud-Dewar, qui bénéficie d’une exposition au New Museum à l’automne. Son directeur, Olivier Babin, ne se bat pas particulièrement pour développer le marché en France, bien qu’il expose à la Fiac, car aujourd’hui, son chiffre d’affaires est dominé à 60% par les collectionneurs américains. En 1996, Lucien Terras avait

quant à lui ouvert une galerie à Chelsea – D’Amelio Terras – après avoir fait ses armes durant quatre ans chez Paula Cooper. Il se souvient qu’il avait, en partie, été engagé car différentes institutions françaises s’intéressaient aux artistes de la galerie. Aujourd’hui le marché, mais aussi les réflexions, se sont encore davantage globalisées et rendent le passage par New York indispensable, tout en étant accessible si l’on s’en donne les moyens, comme le montrent quelques artistes et commissaires d’expositions nés dans les années 1980. Ainsi, Julie Béna, après avoir été accueillie par Performa, est en ce moment l’une des hôtes du festival Crossing The Line, organisé par l’Alliance Française. Flora Katz, commissaire installée depuis peu à New York, défend son travail pour l’occasion et prépare, pour novembre, une exposition à l’espace Parmer de Brooklyn sur la question du féminisme, tandis qu’une bourse du Cnap va permettre à Emilie Pitoiset de mener des recherches durant quelques mois dans la ville. Le qualificatif qui revient le plus souvent, quand on parle de New York, est le mot “énergie”. Cette dynamique est communicative et donne l’envie d’élargir leurs propres frontières à ceux qui foulent régulièrement son sol, comme Thomas Fougeirol. Il réside tous les deux mois dans la ville depuis sept ans et s’est créé un fort réseau de collectionneurs américains, attirant ainsi à nouveau l’attention des Français... Mais récemment, les échanges multiculturels et pluridisciplinaires de la ville l’ont poussé à initier le projet Dust, pour lequel il invite des plasticiens à réaliser des photogrammes dans son atelier parisien. Très enthousiaste, il montre la page d’accueil du site thedust.fr sur son ordinateur, et l’on remarque alors que, sur la soixantaine d’artistes qui ont déjà collaboré, nombres d’entre eux sont... new-yorkais ! Traverser l’Atlantique n’est plus une frontière.

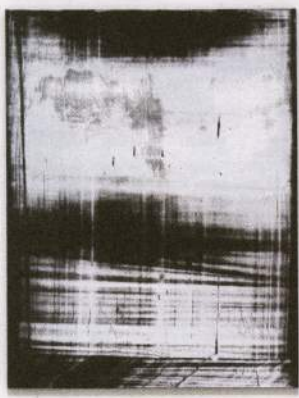


01



02

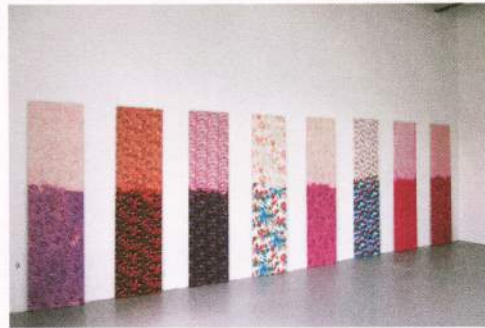
03



04



05



1. Jules de Balincourt,
As Far West As We Could Go, 2014,
huile sur panneau,
182,9 x 121,9 cm.

2. Cyrien Gaillard, vue
d'installation, "The Crystal World"
au Moma PSI, 2012.

**3. Thomas Fougeirol, *Untitled*,
2013, huile sur toile, 196 x 151 cm.**

4. Renaud Regnery,

Zona, 2014, peinture vinylique,
polyuréthane et revêtement
en bambou sur toile,
243,8 x 180,3 cm.

5. Lili Reynaud Dewar
I am intact and I don't care,
2013, vue d'exposition, galerie
Clearing, New York,
tissu et contreplaqué,
203 x 51 x 2 cm chaque.

PHOTOS COURTESY GALERIE THADDAEUS ROPAC, PARIS/SALZBURG, MATTHEW SEPTIMUS/COURTESY THE ARTIST, SPRÜTH MAGERS AND GLADSTONE GALLERY, 2014 THOMAS FOUGEIROL @ADAGP, PARIS 2104, COURTESY THE ARTIST AND ELIZABETH DEE GALLERY, CÉSAR